

# encore une fois, Céline

Céline revient, comme il semble condamné à revenir de manière récurrente et comme il semble qu'en dépit de tout nous soyons condamnés à le recevoir, c'est-à-dire de manière polémique et peu satisfaisante. Les anti-céliniens se retrouveront donc autour de la troisième édition, "augmentée", du pamphlet de Michel Bounan, *L'Art de Céline et son temps* (Editions Allia), qui fit quelques remous au sein des *Inrockuptibles*, il y a de ça un an. Les pro-céliniens, eux, se précipiteront sans attendre sur les *Lettres de prison à Lucette Destouches et à maître Mikkelsen, 1945-1947*, que publie chez Gallimard l'avocat François Gibault. Le premier n'a pas de mots assez durs pour fustiger ce "bourgeois déchu" vendu au grand capital que fut, nous enseigne-t-il doctement, Céline, le second ne connaît pas de formules suffisamment grandiloquentes pour louer "l'éternelle jeunesse" de ce "génie démolisseur" qu'aurait été à l'en croire le bon docteur Destouches.

*L'Art de Céline et son temps*, commençons par là puisque aussi bien *Les Inrocks* y sont vilipendés<sup>1</sup>. Le livre en est à sa troisième édition : soit huit mille exemplaires environ. Un incontestable succès, donc, pour quelque cent vingt pages seulement, truffées il est vrai d'un si grand nombre de conneries que son achat est forcément une bonne affaire. L'auteur, qui fut le médecin de Debord avant de publier un texte encourageant sans humour le traitement du sida par homéopathie, se réclame du situationnisme, non sans raison : chez lui, comme chez la plupart des héritiers de ce mouvement, une brutalité de gardien de prison fait office de style, au service d'une absence à peu près totale de

Double actualité pour Céline avec deux livres. L'un, *L'Art de Céline et son temps*, reconstruit un Céline propre à satisfaire la vision idéologique qui le condamne. L'autre, correspondance partiellement inédite permettant de faire le point sur son antisémitisme, est agrémenté d'une préface propre à faire de l'écrivain un ange de douceur.

culture quant aux sujets abordés, que ceux-ci soient politiques ou littéraires. Le premier chapitre annonce la couleur, qui nous refait l'historique du *Protocole des sages de Sion*, de manière pontifiante à défaut de s'embarrasser d'exactitudes quant aux détails. Entre autres choses, le travail des éditions Berg International, qui publièrent deux volumes entiers et fort documentés sur le sujet, n'est jamais cité ; n'est pas cité non plus le texte le plus précis et le plus juste écrit sur le sujet : une nouvelle de Danilo Kis, *Le Manuscrit des rois et des sots*, parue dans le recueil *L'Encyclopédie des morts*. Il est vrai que Kis est un écrivain, engeance que Bounan déteste manifestement, ainsi qu'il le prouve à chaque pesante ligne : celles notamment qu'il consacre au style célinien, où le rythme, la musique de l'écriture y sont condamnés en tant que tels (la musique, qui, nous dit-il, "s'est si souvent compromise dans diverses entreprises louches"), comme est vouée aux gémonies la capacité de l'écrivain à "manipuler" ses lecteurs. Mais manipuler pourquoi ? C'est là qu'on entre dans le vif du sujet.

Louis-Ferdinand Céline et sa femme à Meudon, 1955.





**Écrites après la guerre, ces lettres montrent la constance de Céline dans son antisémitisme et la profondeur de celui-ci.**

“Qui, écrit notre Alain Decaux du situationnisme, qui a organisé cette tuerie méticuleuse” que fut la Seconde Guerre mondiale ? A question ridicule, réponse hallucinée – en trois phrases :

1. “L’aventure nazie a pour cause historique unique (tout est dans ce “unique”), l’engagement massif des puissances financières et industrielles” internationales aux côtés d’Hitler, dans le but de lutter contre les “dangereux ouvriers allemands” qui voulaient la Révolution.

2. Conséquemment, le nazisme ne fut qu’un leurre, son ascension comme son écrasement programmés dès l’origine par le capitalisme mondial dans le but exclusif d’instaurer le Plan Marshall et d’exporter Elvis Presley.

3. Et Céline, “vendu au grand capital”, fut le cheval de Troie français de cette subtile stratégie. Comment n’y avions-nous pas pensé plus tôt ?

Cette brillante construction nécessite quelques

accommodements avec le réel : la vraie lutte étant celle des salauds de riches contre les pauvres vertueux, “les persécutions antisémites de Vichy ont concerné exclusivement les Juifs immigrés et les Juifs miteux”, déconne Bounan, qui ajoute, en note : “Les camps de concentration de Vichy (...) ne renfermaient que des pauvres et des immigrés”. Un simple coup d’œil sur l’historiographie de la Shoah aurait permis de ne pas écrire rigoureusement n’importe quoi. A défaut, on retrouve, dans ce situationnisme de pacotille dont se réclame Bounan, toutes les dérives qui peuvent rapprocher de ce qu’écrivait Céline dès la fin de la guerre : “Il n’y a jamais eu de persécutions juives en France. (...) Il est exact que l’on a expulsé de France et renvoyé dans leur pays d’origine quantité de Juifs étrangers. Cette mesure a surtout été prise en raison de la disette. Je ne disculpe pas les Allemands, je rapporte les faits.”

Cette lettre de Céline fut écrite, comme toutes celles de ce volume, depuis sa prison à Copenhague, où il cherchait à négocier auprès des autorités françaises un sort qui ne fût pas celui de Brasillach. Elles sont

adressées à son avocat d’alors, maître Mikkelsen, mais surtout destinées à Lucette, son épouse, qu’il encourage à survivre en attendant des jours meilleurs. La première missive, datée de mai 45, fait part d’une intention fanfaronne (“Je ne veux point pour les besoins de ma cause plaider lâchement mon innocence, ce n’est point ma manière ni mon intention”) que la suite dément page à page. Oubliant le déluge de haine dont il a lui-même fait preuve à l’égard de certains collègues écrivains<sup>2</sup>, il n’est plus question que de “l’acharnement de haine dont je suis victime”, nous dit Céline, victime expiatoire d’un milieu littéraire et d’une France assoiffée de sang. Assez logiquement, il se compare dès lors aux Juifs, et oscille à leur sujet entre jalousie au palmarès persécutoire (“Je réclame au Danemark l’asile politique comme les Juifs le demandaient du temps d’Hitler rien de plus rien de moins”) et admiration délirante (“Les Juifs font sauter les Anglais en Palestine ils ont bien raison. Vivent les Juifs ! Plus je vais plus je les respecte et les aime. Il y a cinq cents millions d’Aryens en Europe, s’en est-il trouvé un seul pour demander qu’on me libère !”), ces deux visages de la tradition antisémite.

C’est le point le plus intéressant de ce volume que de donner à lire pour la première fois dans leur intégralité certaines des pires lettres de l’auteur des *Beaux draps*. Écrites après la guerre, elles montrent, n’en déplaise à Bounan, la constance de Céline dans son antisémitisme et la profondeur de celui-ci. Il y a de ce point de vue la même différence entre Céline et son préfacier qu’entre Le Pen et Mégret : dans les deux cas, le second s’efforce de présenter la pensée du premier sous des auspices sinon enchanteurs, du moins exotiques. Les pamphlets antisémites, écrit Gibault, “n’avaient été écrits que pour tenter d’éviter la guerre, mais avec les outrances sans lesquelles Céline ne serait pas Céline”. On imagine assez bien le petit rire entendu qui peut accompagner ce genre de considération. Céline n’avait pas de ces délicatesses, et c’est somme toute peut-être ce qui le rend touchant. “Les Juifs ont toujours été parfaitement libres de leur personne et de leurs biens dans la zone de Vichy pendant toute la guerre. Dans la zone nord, ils ont dû arborer pendant quelques mois une petite étoile. (Quelle gloire ! Je veux bien en arborer dix !) On a confisqué quelques biens de Juifs (avec quels chichis !) qu’ils ont récupérés depuis lors et comment ! à intérêts composés (mes biens ne me seront jamais rendus). (...) “Dois-je signaler que pendant l’Occupation les plus actifs agents de la Gestapo étaient presque toujours des Juifs ou demi-Juifs, que les plus ardents persécuteurs de Juifs, dénonciateurs, étaient des Juifs eux-mêmes. (...) J’en suis arrivé à penser que le jeu où je m’étais si fort engagé, où je m’étais détruit de fond en comble, n’était qu’un jeu de dupes, où toutes les cartes étaient fausses et pipées. Don Quichotte au moins lui se ruait contre de véritables moulins à vent, je n’ai rencontré rien de semblable, seulement un cauchemar, une friponnerie inepte, où des têtes, les mêmes, jouaient tous les rôles.” Cela s’appelle la paranoïa.

Marc Weitzmann Photo Lipnitzki-Viollet

1. Pour avoir, nous est-il dit, contraint Gilles Tordjman à la démission en raison d’un article élogieux lors de la première édition de *L’Art* de Céline. Ce qui est faux. L’événement du jeudi lui ayant proposé de rejoindre sa rédaction, Gilles Tordjman a choisi de quitter Les Inrockuptibles.

2. “Pourquoi Desnos ne crie-t-il pas le cri de son cœur”, écrivait-il ainsi en 1941 dans une lettre ouverte, celui dont il crève, inhibé : *Mort à Céline et vivent les Juifs ? Que ne publie-t-il, monsieur Desnos, sa photo grandeur nature face et profil, à la fin de ses articles ? La nature signe toutes ses œuvres.* En juin de la même année, Desnos sera arrêté comme Juif et déporté. Il ne reviendra pas.

Michel Bounan, *L’Art* de Céline et son temps (Editions Allia), 130 pages, 40 F.  
Louis-Ferdinand Céline, *Lettres de prison* à Lucette Destouches et maître Mikkelsen, 1945-1947 (Gallimard), 400 pages, 150 F.  
La défense de Bounan est assurée dans un livre par ailleurs tout à fait estimable de Gilles Tordjman, préfacé par Eric Holder, C’est déjà tout de suite (CERA-nrs Editions), 266 pages, 89 F.